

LE DEVOIR

lise bissonnette

Les enfants-rois

A l'heure politique où l'enfance n'est plus qu'un univers théorique où ministres, commissaires d'écoles, parents et enseignants se jettent à la tête des pancartes, des organigrammes et des budgets publicitaires, voici que des enfants, dans une langue à la fois universelle et secrète, parlent d'eux-mêmes. «Les univers de l'enfance à travers son expression picturale», docte titre d'une exposition-oasis que présente jusqu'au 10 octobre la galerie d'art de l'Université du Québec à Montréal, nous tire fermement, avec cette insistance si impérieuse des tout-petits, vers le matin des choses.

Rarement aura-t-on vu la science, s'exposant, se faire si humble et si oublieuse d'elle-même. Car ces oeuvres, venues et rassemblées d'une trentaine de pays par le Laboratoire de recherche sur les moyens d'expression de l'enfant (MEXÉN) que dirige M. Robert Féger au département des sciences de l'Éducation de l'UQAM, nous sont offertes comme il le dit lui-même pour «la contemplation». Non pas une contemplation esthétique, encore que certains jets de couleurs et d'êtres fantastiques coupent le souffle, mais le partage, le rapprochement d'un langage en nous le plus souvent disparu. Il faut se garder, surtout, de la tentation du décodage. «L'enfance a ses secrets qu'il ne sied pas de percer», écrit M. Féger dans l'un des rares textes à accompagner discrètement l'exposition. On n'a consenti qu'une concession à la manie adulte de la classification: les oeuvres sont regroupées en trois univers, celui de l'imaginaire, du magique, et de l'environnement socio-culturel, qui se recourent et se pénètrent sans cesse.

Entrer par l'imaginaire, c'est renoncer au départ à notre idée, si mièvre mais si persistante, d'un paradis perdu. Le cosmos qui hante l'enfant le déchire aussi. Noirs, gris, les fantômes en rangée du québécois Eric, glacés sous un soleil orange, rouge tel le tapis de flammes rongueuses. Lumineuse, froide, la ville d'un autre Éric,

français, minutieusement envahie d'insectes. D'oiseaux de guerre en monstre tricéphale, de plantes mangeuses en Martiens vétrifiés, l'angoisse ne le céderait qu'à la gravité si presque toutes ces créatures, ailées ou non, ne volaient.

Par de grandes fresques anonymes, elles aussi toutes de cieus bondés mais plus heureux, on arrive à l'univers magique. Tout est possible, accorder les contraires, marier les fées aux humains, faire rigoler les lions en les domestiquant, et rendre les adultes tout à fait souriants. Oserai-je recommander, moi qui m'étais interdit de préférer, une dame de Provence aussi large que fleurie dont on comprend qu'il lui soit péremptoirement ordonné d'exister? Voilà aussi l'univers des contes. Les couleurs les remodelent de pays à pays, mais ils disent partout les mêmes aventures du coeur. De la Cendrillon russe et sa marâtre, nous savons qui sortira de la cuisine le lendemain. Les bons gagnent, comme il se devrait toujours, et les musiciens de Brème font fraterniser les animaux.

M'en voudra-t-on si j'ai moins succombé à l'univers socio-culturel? (Il est vrai que j'y suis un peu réfractaire, depuis quelques chroniques.) On avance en âge, et en réalisme: l'école, la maison, le travail aux champs ou à l'usine, la rue. De la Place Rouge à la terrasse de café belge, en passant par le champ de soccer chilien, l'être fait place à l'avoir, pour montrer à l'étranger.

Si le regard est le plus souvent aimable, il peut se faire cruel. Le petit Frédéric, de Tchecoslovaquie, qui atable un homme au cavanarium, devant une bouteille plus grosse que sa tête, trouverait bien des copains à travers le monde.

Est-ce le bout de la route, l'imaginaire et la magie éteintes sous un parapluie danois ou dans un champ de canne cubain? «C'est le début de la fin quand on ne les encourage pas à poursuivre», dit Robert Féger. L'aube de l'adolescence voit soudain éclore, se-

lon lui, une expression poétique écrite tout aussi riche. Le temps vient d'explorer l'outil d'une parole désormais plus assurée, ou de la musique, ou du corps.

Mais tout cela ne tombe pas du ciel par magie. Le soir du vernissage — le plus mauvais soir pour contempler — des langues un peu déliées murmuraient çà et là que certains dessins étaient trop beaux pour être vrais: des personnages de contes russes prêts à illustrer des livres, les grands oiseaux noirs de Lele, la Hongroise, qui font vers le soleil dans un ciel changeant, des nuits sombres et blanches gravées de fantômes venus de l'Est. Un brin de méfiance à l'égard du Pacte de Varsovie aidant, on soupçonnait en somme que les ambassades avaient fait un choix esthétique, et que les maîtres d'arts plastiques avaient corrigé les gaucheries normales de l'enfance.

Pas du tout, soutient le directeur du MEXEN, qui a observé sur place, dans plusieurs des pays invités à exposer, la genèse d'une telle sûreté d'expression. À l'Est, dit-il, les enfants vont très tôt dans des maisons d'art, qui ne sont pas des écoles, mais de véritables lieux d'expression sous toutes ses formes (danse, musique, peinture, etc.), une expression qui demeure libre. Ce qui n'exclut pas le soutien technique. Mais plus l'enfant maîtrise le médium, plus son imaginaire peut se traduire dans toute sa richesse. Il n'y a pas de miracle. Certes, plus l'enfant vieillit, plus le climat social s'introduit dans son oeuvre — le climat «socio-patriotique», dit-il en rappelant le mot d'un professeur de Varsovie — et à la limite, selon Robert Féger «il n'y a pas d'expression totalement libre sauf dans l'univers psychotique». Mais ce qui compte, c'est que l'accueil et l'environnement favorables à la création existent.

Le Québec, sauf dans certains lieux peu accessibles aux petits du commun des mortels, est encore mal remis des «cours de dessin». Les «périodes d'arts plastiques», pour avoir abandonné la règle à mesurer et la nature morte à refaire mourir, renoncent plus mal aux thèmes: «dessines ta maison, ton chat, ta maman». Et le reste de la vie à l'école, de toute façon, continue à se méfier même de cette forme d'expression.

Parlerons-nous de la poussière très peu imaginaire qui a enterré il y a 15 ans le rapport Rioux sur l'enseignement des arts? Ce serait retomber dans l'univers des pancartes brandies. Retournons plutôt contempler les enfants-rois, durant quelques brefs jours d'automne.

Children's exhibit full of wonder and delight

By LAWRENCE SABBATH
Special to The Gazette

Maybe this unhappy world should be turned over to children to get it out of the mess created by adults. They certainly couldn't do any worse.

Evidence that children might even improve on the present, confused state of society can be found in a thoroughly delightful exhibition of **INTERNATIONAL PAINTINGS AND DRAWINGS BY CHILDREN** at Galerie UQAM (Université du Québec à Montréal, Berri and St. Catherine Sts. until Oct. 10).

Most of the 100 works by 150 children ranging in age from 5 to 14 are from the extensive collection assembled by Prof. Robert Féger, director of the Laboratoire de recherche sur les moyens d'expression de l'enfant of UQAM's Département des sciences de l'éducation. He obtained the balance from the embassies and consulates of 29 countries.

Féger says the primary purpose is to demonstrate that what the child puts down spontaneously on paper is a matter of language, his way of communicating. Féger has divided the show into three groups of motifs: the world of imagination, the magic universe and the social-cultural world. Colored slide projections and explanatory texts aid the viewer.

Although the aim of the display is didactic and not artistic, visitors are free to enjoy the paintings on

points out, for instance, that the entries from outside Canada reveal that the children are very much aware of the social-labor aspects of their milieu. That comes through in a remarkable pencil drawing by a youngster, with its Alice-in-Wonderland symbolism: *L'Adolescent en face du monde des adultes* and also in *Les Dames coccinelles*, a vivid painting of huge beetles.

Freshness, liveliness and imagination mark the world of these children, no matter where they are from. The challenges they set for themselves are amazing — large surfaces, complicated themes and unusual arrangements of shapes and subject-matter. Fortunately, they don't have sufficient experience to recognize limitations, to comprehend technical difficulties that adults would shy away from.

Hence the astonishing vigor of their attempts to set down the constant surprises of the environment that daily unfolds itself to them and the unceasing wonder they arouse in the onlooker of a universe of good cheer and promise.

RAYMONDE GODIN (Galerie Treize, 4015 Drolet St., through Oct. 10) has lived in Paris since 1954. Her acrylics on canvas consist in the main of interrupted and broken, pale horizontal bands on which she superimposes irregularly placed dots, dancing patches and drips of varying hues. The im-

calligraphy, of ancient scripts, even of musical notations. There appears to be Chinese and Hebraic lettering and yet the non-representational aspect of the whole is always there.

Godin's feeling for seasonal tones is both decorative and subtle. Over-all hangs an aura of Oriental textiles and pervasive echoes of American artists — Sam Francis, Franz Kline and Jackson Pollock.

Some of the best qualities of Godin's technique are found in the pencil drawing on paper. Here the designs find a strength of character in black-and-white shadings without the allure of color.

PETER AITKENS (Atelier Lukacs, 1430 Sherbrooke St. W. until Oct. 9) has a friendly outlook on life which finds fulfilment in landscapes and affectionate couples. In *Blueberry Hill* and in *If a Child*, this latter a classical, round-canvas treatment of a blonde-haired child looking into a lake surrounded with green foliage and sunshine. Corny, but quite beautiful. As in all his works, the detail and the realism are precise, though the emotional aspect is never absent.

Another side of Aitkens emerges in paintings with quiet messages. *Drink Me* shows a car wreck and the shadow of a lurking figure amidst a clearing in the woods on a brilliantly bright day. In *Florentine Afternoon* the symbolism is more complex. East

be a run-down museum, with a menacing shadow near what could be taken for miniatures of the Parthenon and other Classical objects. The face of the woman staring out is that of the *Mona Lisa* in a plastic raincoat.

It's magic realism of sorts, with the orderliness of the buildings in the background adding to the mystery of the allegory.

LAUREAT MAROIS (Galerie l'Art Français, 370 Laurier Ave. W. until Oct. 9) approaches heightened realism in a manner different from Aitkens. The silkscreen prints of this Quebec City artist could be seen at quick glance as retouched color photos, but they are far more complicated in conception and construction. He divides his surfaces into geometric areas, basically in variations of simple and multi-layered triangles that in themselves hold one's interest.

Nearly all the serigraphs contain a red triangle and while the pyramidal shape undoubtedly possesses some esoteric significance to the artist, its artificial persistence is a weakness in the composition and context of each print.

The designs are marked by serenity and an acceptance of life that speaks of Eastern passivity, as in *Vision habitée* where a young man reclines on a rockledge. The ocean waves curl and fall, the small figures on the beach move in unhurried calm, the am-

there are pretty sailboats, postcard mountain-tops, an atmosphere of content.

In *Architecte*, however, a lad investigates the rocky terrain where lichen is growing and in *Inspiration-Expiration* a whale is trapped, so Marois may be moving away from neat unconcern and putting his skills to social engagement.

DENIS BRIHAT and **ANDRE KERTESZ** (Galerie Photographique, 2043 St. Denis St., through Oct. 23). Brihat hails from Paris and his photos of plants, flowers and vegetables are gems. *L'Aubergine debout* could be a sculpture in its sharp definition of form and his lichen series is stunning, as are *Tulipes noires* and a *Coquelicot* series in gorgeous hues, the delicacy and transparency of the leaves outstanding.

The small selection of Kertesz photos duplicate a few in the large retrospective at the Montreal Museum of Fine Arts. I don't care all that much for the *Distortion* series because they are elaborate mirror tricks, but the humanism and elegance of the Paris scenes are undeniable. Kertesz has an unerring eye for the essential and the graceful, to which he adds an unmatched sensitivity for capturing the permanent element which lies hidden within the transient object, that only great artists pos-